

NOTE SUR LES INSCRIPTIONS DE GLOZEL

par B.S.I. ISSERLIN

L'article qui parut récemment dans le périodique britannique « *Antiquity* » (H. MCKERRELL, V. MEJDAHL, H. FRANÇOIS et G. PORTAL, 1974) va sans doute reposer la question de l'authenticité ou de la contrefaçon des trouvailles de Glozel, et sera probablement à l'origine d'un important débat impliquant un réexamen de l'aspect archéologique du problème; il faudra certainement attendre longtemps encore avant de parvenir à une solution qui rallie toutes les opinions.

Dans le contexte de la nouvelle étude actuellement en cours, le docteur MCKERRELL m'a demandé, avec d'autres collègues, de réexaminer l'écriture de Glozel. En l'état actuel des connaissances, l'auteur pense qu'il ne peut que tenter de présenter son opinion quant aux analogies formelles qui apparaissent dans les inscriptions de Glozel, en considérant le contexte dans son ensemble. L'auteur tiendra compte, s'il se justifie, du caractère authentique des découvertes, ainsi que des périodes maintenant proposées ou de leurs sous-périodes. Enfin, si l'authentification de Glozel n'est plus discutée, ces considérations devraient servir de base à des études ultérieures. Par contre, si elles étaient valablement remises en question, cette analyse pourrait contribuer à découvrir les idées fondamentales à partir desquelles le ou les faussaires présumés auraient pu travailler.

Dans le cas de Glozel, nous devons évidemment nous souvenir que nous avons affaire à un lieu situé dans ce qui est encore actuellement un massif forestier, qui, dans l'antiquité, était caractérisé par sa situation lointaine des centres de civilisation ou des villes. Après la première guerre mondiale, dans une telle région, il est normal de ne pas s'attendre à rencontrer un niveau élevé de connaissances « scribales » chez un faussaire moderne. Dans l'antiquité, on peut imaginer que ce niveau était encore plus bas. Nous ne pouvons, à ce propos, faire mieux que référence à l'étude classique « *Warning to Epigraphists* », Tome II du rapport Lachish (O. TUFNELL et al., 92-3-1940).

Dans un tel milieu, que ce soit dans les temps modernes ou dans les temps anciens, on doit s'attendre à une transcription inintelligente des prototypes, à des inversions de signes et à des barbarismes. Dans ces circonstances, l'établissement d'analogies ou de probabilités générales, plutôt que des déductions adroitement concluantes, semble être le mieux que l'on puisse espérer.

Si l'on admet comme hypothèse de base que les inscriptions de Glozel en tout ou partie sont vraiment anciennes, il faut alors se souvenir avant tout de la situation épigraphique générale, qui existait dans les régions du Centre de la France au moment de la période actuellement proposée par MCKERRELL, MEJDAHL, FRANÇOIS et PORTAL (soit 700 ans avant J.-C. à 100 ans après J.C.). Si plus tard, grâce à des travaux scientifiques

complémentaires, il était possible de réduire la grande fourchette actuellement proposée, on pourrait définir plus étroitement les influences extérieures qui ont pu intervenir dans la genèse de l'écriture de Glozel, si elle est authentique; nous ne disposons actuellement que de la « règle du pouce », qui fait que, probablement, les découvertes doivent être datées plus près du milieu de la période proposée que de ses extrémités. La preuve archéologique, vivement discutée, fournit peu d'informations effectives (bien que certains penchent pour l'ère gallo-romaine plutôt que pour une période antérieure).

Premièrement, une période s'étendant de 700 ans avant J.-C. à 100 ans après J.-C. couvrirait, en France, d'abord l'extension progressive de l'alphabet grec à partir de Marseille vers 600 ans environ avant J.-C., mais principalement durant la dernière partie de cette période et surtout pendant la domination romaine (DUVAL, 64-1957). C'est en Provence que l'implantation fut la plus forte, mais elle exista également pendant l'époque romaine dans d'autres parties de la Gaule (JULLIAN, 1926, ff II - 375 ff; WHATMOUGH, 1970; KELTIKA, 32-4). Il est intéressant de noter les résurgences de l'écriture grecque en France dans des lieux pas très éloignés de la région centrale où se trouve Glozel, tels qu'Alésia et que les environs des sources de la Seine (VENDRYES, 1957-206).

Deuxièmement, à la même époque, mais en particulier, probablement à partir de 300 ans avant J.-C., l'écriture ibérique était aussi utilisée plus au nord (JULLIAN, 1926, ff. II, 378; UNTERMANN, 1969, 181; WHATMOUGH, 1970; KELTIKA, 35 ff; 145 ff; 244 ff).

Troisièmement, à la même époque, l'alphabet étrusque du Nord semble avoir été connu au moins à l'est du Rhône, et tous les alphabets cités ci-dessus existaient près d'Arles et d'Avignon selon JULLIAN (1926, ff II, 378; cf. WHATMOUGH, 1970; KELTIKA, 33).

Quatrièmement, l'alphabet latin était utilisé en Gaule épisodiquement, avant les conquêtes de César, mais aussi et surtout pendant la période impériale; il est tout à fait intéressant de noter que des gens du peuple écrivaient le latin à La Graufesenque, pas tellement loin de la région de Glozel, et que, de plus, ils obéissaient à différentes traditions scribales (PETRUCCI, 1962 *passim* et surtout 88, 118, 122).

Enfin, il faut remarquer qu'on n'a jamais signalé que l'alphabet phénicien et sa ramification punique aient été utilisés à l'intérieur de la France, au mieux aurait-on pu s'attendre à leur apparition sporadique près de la côte.

Alors que ces branches principales de la famille des alphabets existent plus ou moins en Gaule pendant la période qui nous intéresse, il faut noter qu'on connaît un certain nombre d'inscriptions (ou de pseudo-inscriptions) en caractères inintelligibles, qui peuvent devoir quelque chose aux influences des écritures que nous avons mentionnées (et en particulier à l'alphabet ibérique de seconde main, car on peut à peine les considérer comme étant proprement ibériques). Celles-ci comprennent les inscriptions bien connues de Carpentras¹, Saintonges²

1. Jullian (1900, 136) traite cela comme étant dérivé de l'Ibère mais Whatmough (1970, 112, note X) le qualifie de simple fouillis de symboles alphabétiques ou quasi alphabétiques ayant pour objet de servir quelque but magique.

2. Jullian (1903, 129-135), Whatmough (1970, p. 387, note XXV) pense que les signes pourraient être des signes maçonniques, mais alternativement il est prêt à voir en eux une ressemblance lointaine avec des lettres ibériques.

et Sorbier près de Montcombroux³. On a remarqué des ressemblances entre ces textes et les signes de Glozel (JULLIAN, 1926, 257; 1968, 66, note 2). Dans une certaine mesure, l'écriture de Glozel n'est donc pas un phénomène unique. La liste des parallèles possibles serait plus longue, si l'authenticité d'autres textes issus de lieux pas très éloignés de Glozel (tel que Puyravel) n'avait pas été mise en doute lors de la controverse de Glozel. La dérivation possible des « écritures » de cette nature, et plus particulièrement celle des signes de Glozel, fera l'objet de notre prochaine étude.

Naturellement, on a essayé de trouver des prototypes ou des analogies se rapprochant des signes de Glozel (MORLET, 1969, pl. 1 et 2, ici fig. 7). Dès que les découvertes furent publiées, Morlet lui-même, au début de sa carrière, fit remarquer des similitudes entre les signes de Glozel et les écritures phénicienne, ibérique et lybienne (MORLET, 1926, 563-73) ; avec REINACH (1927, 5), ils envisagèrent des analogies ibériques ; DUSSAUD (1927, 29-32) pensa également que les prototypes phéniciens (plus particulièrement ceux de l'inscription d'Eshmunzar) auraient été à l'origine de l'inspiration d'un faussaire moderne. Jullian, par contre, accepta l'authenticité des documents dès leur publication, bien qu'il ne reconnut pas celle des matériels portant inscriptions découverts plus tard. Il interpréta les signes de Glozel essentiellement comme une écriture latine cursive de la période gallo-romaine parsemée de signes magiques (JULLIAN, 1926-29, *passim* surtout 1929, 150 ff.).

Nous passerons ces suggestions en revue une par une. Pour cela nous devrions en particulier tenir compte de la liste des signes de Glozel les plus fréquents rédigée par Morlet (1969, 23, p. III, ici fig. 8). Cette liste n'est réellement fondée que sur l'analyse des trois plus grandes tablettes (MORLET, *ibid.*, 22), mais elle semble en fait comprendre des signes d'une fréquence généralement plus grande. Une dérivation directe du phénicien ou du punique (cette dernière étant une possibilité admise par aucun chercheur) est en soi improbable si ces inscriptions sont authentiques.

Malgré la grande autorité qui entoure le nom de Dussaud, il semble très difficile d'accepter, comme il l'a fait, que le modèle de Glozel soit l'inscription d'Eshmunzar ou son alphabet qui vient d'être republié très explicitement par Peckham (1968, pp. 66-7, pl. V, ici fig. 9). Par conséquent, il est également difficile d'accepter qu'un quelconque alphabet phénicien, plus occidental, contemporain et présentant des caractéristiques générales comparables, telles que l'inscription de Pyrgi dans les environs de Rome, puisse être pris en considération, que les écrits de Glozel soient authentiques ou faux, et que cet alphabet ait seulement servi de modèle au faussaire.

Non seulement, il manque des lettres phéniciennes qui permettraient de se rapprocher des signes de Glozel les plus fréquents, mais encore de nombreuses lettres caractéristiques de l'alphabet d'Eshmunzar ne peuvent pas être comparées à celles de Glozel, par exemple les caractères fléchés sur la figure 9. En effet, le caractère global de l'inscription d'Eshmunzar, sa succession de *hastées*, dépassant en haut ou en bas la partie principale des lignes serrées de signes obliques est tout à fait différente de l'impression de la suite de « majuscules » que donnent les

3. Jullian (1928, 66 ; 1931, 236) : Whatmough (1970, 351, note XXII) est d'accord sur le fait qu'il y a ici des ressemblances frappantes avec des symboles alphabétiques ibériques.

textes de Glozel. Il est difficile, en fait, de comprendre comment Dussaud a pu reconnaître un tel alphabet dans l'écriture de la tablette de Glozel (fig. 10), la seule dont il acceptait l'authenticité.

La tentative de Morlet pour rapprocher les lettres phéniciennes de formes quelque peu différentes avec les signes de Glozel telles qu'elles sont illustrées dans le travail de De Rouge (Morlet et Fradin, 1926) n'est pas plus satisfaisante. Elle n'apporte aucun équivalent phénicien à un grand nombre de ces signes, que Morlet lui-même désigne comme étant ceux qui reviennent le plus souvent. De plus, non seulement certaines des équivalences de son tableau de lettres ne sont pas parfaites, mais encore elles ne correspondent pas aux formes typiques et normales des signes de Glozel (ainsi le signe de Glozel que Morlet rapproche du « m » phénicien). On trouve davantage de similitudes avec des inscriptions phéniciennes plus anciennes comme celles de Ahiram ; mais dans ce cas, comme l'a remarqué Dussaud, seuls 12 signes sont convenablement identifiables à des signes de la liste de Glozel (1927, 32).

Authentique ou contrefaite, l'écriture de Glozel ne peut donc pas cadrer globalement de façon satisfaisante avec ces hypothèses. Il en est de même en ce qui concerne des textes puniques postérieurs (cf. PECKHAM, 1968, pl. XII-XVII, pp. 178-189).

Examinons maintenant les rapports possibles entre l'écriture de Glozel et les alphabets grecs. Evidemment, les phases les plus anciennes de l'alphabet grec se rapprochent dans la plupart des cas de l'ancien phénicien et, de façon générale, on peut dire que les ressemblances entre les lettres grecques et les signes de Glozel sont du même ordre que celles qui existent entre l'alphabet phénicien plus ancien et l'écriture de Glozel. En particulier de tels exemples d'écriture grecque, présumée pré-romaine, découverts à Saint-Rémy (WHATMOUGH, 1970, 82, n° 37) ne présentent qu'un nombre restreint d'analogies assez proches. Cependant, ces analogies ne s'étendent pas seulement aux signes de Glozel que Morlet caractérise comme étant les plus fréquemment utilisés, et la situation n'est pas vraiment différente pour des caractères plus récents et plus cursifs. Ainsi, l'écriture grecque ne réussit pas non plus à offrir une filiation satisfaisante expliquant une grande partie des signes utilisés à Glozel.

Ce qui vient d'être écrit à propos de l'écriture grecque s'applique également à l'alphabet étrusque du Nord pour des raisons identiques. On peut trouver encore des analogies ponctuelles très satisfaisantes, mais les signes de Glozel, et plus particulièrement ceux qui sont le plus souvent utilisés, ne peuvent pas se rattacher à cette idée directrice.

Tournons-nous maintenant vers les alphabets ibériques — un sujet auquel Morlet (1926-563 ff), rappelons-le, a apporté un soin tout particulier, mais qu'il vaut mieux examiner avec un regard neuf à la lumière de documents plus récents tels que l'ouvrage de Towar (1961). Ici comme on le voit sur la figure 11 (qui utilise la publication de TOWAR, 1961, pp. 10-11, tableau 1), les signes correspondants sont plutôt plus fréquents et comprennent la plupart des signes de Glozel, que Morlet place dans la liste de ceux qui reviennent le plus souvent, et qui ne seraient pas compatibles avec ceux des différentes sources alphabétiques citées plus haut. Ceci n'est peut-être pas surprenant, si on considère les similitudes connues entre l'écriture ibérique et les inscriptions comparables aux textes de Glozel, du Sorbier ou d'autres lieux auxquels nous avons déjà fait référence dans cet article. Il existe quelques faits troublants : certains signes de Glozel se rapprochent davantage des inscriptions du

Sud-Est ibérique que de celles du Nord (particulièrement, il en est ainsi des inscriptions d'Ensérune près de Narbonne). Cela s'applique par exemple aux signes ibériques représentant le « i » et le « e » pour lesquels les signes similaires de Glozel s'apparentent plus au Sud-Est ibérique qu'au Nord ibérique.

Il existe cependant de sérieux problèmes. Tout d'abord, il semble difficile de trouver des analogies entre tous les signes de base de l'alphabet ibérique et ceux de Glozel (comme dans Tovar n° 5 ou 26). Réciproquement, certains des signes de Glozel les plus fréquemment utilisés ne peuvent pas être rattachés de façon satisfaisante à des signes ibériques. Ensuite, dans un certain nombre de cas, les signes de Glozel qui peuvent être apparentés aux signes ibériques semblent offrir des parallèles à trop de sons différents ou encore à trop d'alternatives graphiques pour le même son, ce qui va peut-être à l'encontre des considérations de probabilité pratique.

Peut-être ne devrait-on pas trop insister sur cet argument, en considérant par exemple la présence à la même époque de variations différentes des mêmes lettres parmi les inscriptions latines cursives de la Graufesenque (PETRUCCI, 1962, 88 ff). L'écriture de Glozel ne semble donc pas provenir directement d'une modification des signes ibériques; si elle est authentique, elle pourrait s'y rattacher directement, peut-être comme une branche séparée d'un ancêtre commun moins typé; si elle est contrefaite, elle peut avoir cette origine sauf en ce qui concerne une partie de son répertoire.

Nous devons enfin examiner les rapports entre les signes de Glozel et les alphabets latins. Nous devons alors considérer l'offre qu'avait faite Jullian de traduire les tablettes de Glozel ou tout au moins celles qu'il avait reconnues authentiques et qui seraient écrites dans un latin assez barbarisé, entremêlé de nombreux signes magiques. On peut penser que cette suggestion aurait quelques chances de succès, car, comme nous l'avons déjà signalé, nous avons la certitude de l'utilisation de latin par des gens du peuple dans les environs de la Graufesenque.

Si l'on compare le tableau des lettres latines avec les signes de Glozel donné par JULLIAN (1929, 152 ff), nous trouvons en effet dans le texte de Glozel d'excellentes correspondances avec des lettres latines individuelles cursives ou autres. Cependant, un certain nombre de signes de Glozel ne s'identifient de façon évidente à aucun alphabet latin; dans d'autres cas, comme par exemple pour la lecture de la lettre de Glozel en tant que lettre « a », l'équivalence ne serait admissible que si la preuve était faite que les textes de Glozel aient été finalement écrits pendant la période romaine impériale à laquelle d'ailleurs Jullian les attribue.

D'autres explications, conduisant à interpréter certains signes de Glozel comme étant des combinaisons de lettres latines, ne parviennent pas, dans de nombreux cas, à nous convaincre (JULLIAN, 1929, 231, fig. 2). Il faut dire en effet que, lorsque l'on considère la majorité des tablettes de Glozel, on ressent l'impression non pas qu'on a affaire à du latin mal écrit, mais plutôt à un nombre limité de lettres qui pourraient bien être considérées comme des majuscules latines (ou plus occasionnellement comme des lettres cursives), mais qui sont mêlées à des lignes écrites dans un texte tout à fait différent et sans rapport avec le texte de base. Il n'est donc pas surprenant que les tentatives de lectures faites par Jullian n'aient pas été acceptées (cf. par exemple WHATMOUGH, 1970; KELTIKA, 34). La récente discussion à propos des manuscrits de la Graufesenque

fesenque (PETRUCCI, 1962) ne semble pas modifier la situation en ce qui concerne Glozel.

Il reste un dernier point : nous allons examiner maintenant l'idée selon laquelle certains signes de Glozel seraient des signes magiques, comme en particulier le soutenait JULLIAN (1927, 157 ff). Il s'agit d'une proposition qui pourrait être acceptable en ce qui concerne certains signes individuels, tels que la Swastika (cf. DECHELETTE, 1910, 453), mais WHATMOUGH (1970, 359, n° 147) en parlant du texte de Gièvres propose de la lire comme un « x » ou un « X » et peut-être faudrait-il faire de même pour le signe « en échelle » (JULLIAN, 1927, 159 ff) et pour d'autres signes ?

On a proposé d'interpréter les signes de Glozel comme étant des symboles magiques; cette idée est cependant liée au problème plus général de la véritable nature des textes. Notre étude préliminaire ne nous a pas permis d'approcher de la solution et encore moins de décider si tous les signes de Glozel sont réellement alphabétiques, ou s'il est possible qu'ils soient syllabiques, idéographiques ou numériques. Il est impossible de proposer des lectures intelligibles ou d'identifier le langage, s'il existe, dans lequel les textes auraient pu être écrits.

Cependant, l'idée que de tels textes, s'ils ne sont pas contrefaits, soient liés à des pratiques de magie est séduisante dans une région forestière pauvre, où l'argile pourrait remplacer le métal plus cher, normalement utilisé pour faire les tablettes à malédiction. De plus, il ne serait pas nécessaire que de telles tablettes (en totalité ou même partiellement) aient un sens ; des mots ou des signes incompréhensibles sont tout à fait habituels dans de tels textes.

Dans l'hypothèse de l'authenticité comme le proposent MCKERREL, MEJDAHL, FRANÇOIS et PORTAL, si ces considérations ont pu attirer l'intérêt du lecteur, nous espérons que c'est sur le problème du rapport que pourraient avoir les signes de Glozel avec d'autres systèmes d'écriture. Si, en fin de compte, on admettait encore que les textes soient susceptibles d'être faux, il me semble que dans ce cas il ne serait pas facile d'être dogmatique au sujet du modèle dont se seraient inspirés les faussaires. Aucun des prototypes que nous avons examinés ici ne me semble individuellement satisfaisant; une connaissance détaillée de la plupart d'entre eux par un faussaire peu instruit et non spécialisé me semble improbable, bien qu'il soit difficile de dire évidemment ce qu'est capable de réaliser, sans aide extérieure, une fantaisie individuelle et créative!

Nos	Signes	Nombres	Nos	Signes	Nombres
- 1 -	↑, ↑	31	- 22 -	⋈, ⋈	3
- 2 -	⋈, ⋈	27	- 23 -	h, h	3
- 3 -	∪, ∪	20	- 24 -		3
- 4 -	∪, ∪	19	- 25 -	⊗	2
- 5 -	∥, ∥	17	- 26 -	⊙, ⊙	2
- 6 -	↑, ↑	16	- 27 -	φ, φ	2
- 7 -	X, X	15	- 28 -	γ, γ	2
- 8 -	∨, ∨	12	- 29 -	#, #	2
- 9 -	H, H	11	- 30 -	#, #	2
- 10 -	∩, ∩	10	- 31 -	R, R	2
- 11 -	∪, ∪	9	- 32 -	∩, ∩	2
- 12 -	∩, ∩	9	- 33 -	∩, ∩	2
- 13 -	∩, ∩	8	- 34 -	G, G	2
- 14 -	∩, ∩	7	- 35 -	∩, ∩	2
- 15 -	∩, ∩	6	- 36 -	A, A	1
- 16 -	∩, ∩	6	- 37 -	t, t	1
- 17 -	∩, ∩	6	- 38 -	Δ, Δ	1
- 18 -	∩, ∩	4	- 39 -	∩, ∩	1
- 19 -	∩, ∩	3	- 40 -	∩, ∩	1
- 20 -	∩, ∩	3	- 41 -	∩, ∩	1
- 21 -	∩, ∩	3	- 42 -	∩, ∩	1

Figure N° 8. — Liste des signes les plus fréquemment observés sur les tablettes de Glozel (d'après Morlet, 1969, Pl. III).

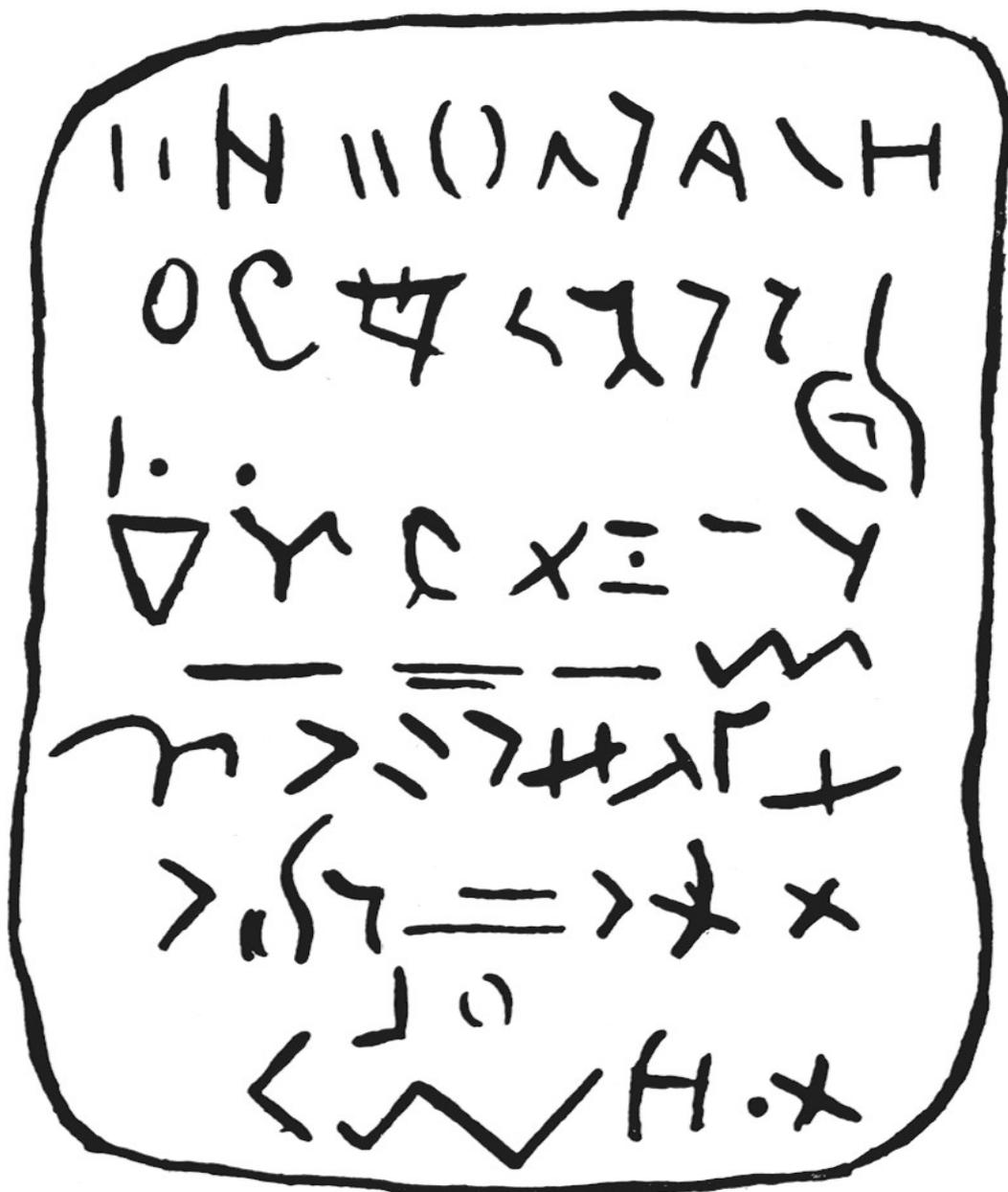


Figure N° 10. — La plus petite et la première tablette à inscriptions trouvées à Glozel (d'après Morlet, 1969, XLVII).

Iberian I. Variants				Glozel G. Variants		Iberian I Variants			Glozel G. Variants	
1	a	A D	R R M	A ³¹ D ¹⁸ V ⁹⁶	R ¹⁰¹ R ⁹³ M ⁴³ H ⁹⁰	16	bo	*	††	†† ¹³
2	e	k 1	-	k ⁶³ v		17	bu	□	◇ ¹⁹⁻²¹	# ¹⁰⁰
2'	é	ξ ζ	‡	€ ⁶⁵	F ⁴² X ¹³	18	ca	^	F ³¹	^ ¹⁷
2"	è	ϣ				19	ce	<	< ¹⁵	v ⁵⁸
3	i	N	μ Andalusia	μ ⁶¹⁻²	h ⁹⁰ P ⁴³	19'	cé	X	K ¹⁰⁴ K	
4	o	H H	H H	H ⁴³⁻⁴ H	H ⁴⁶⁻⁷	20	ci	J	1 J	Z ⁶⁵ S ⁸³
4'	ó	H	4 P	H ⁴³	H ⁴³ P ⁵⁶ H ⁹⁰	21	co	∞	∞ ¹⁰⁶	
4"	ò	○ ◇		○ ⁷⁷ ◇ ¹⁹		22	cu	⊙	◇ ⊙	⊙ ⁷⁸ ◇ ¹⁹ ⊙ ²¹
5	u	↑ ^				22'	cú	X	z	X ¹⁰⁸
5'	ú	4		h ⁹⁰ P ⁴³		23	da	x	+	x ⁴⁹ X ⁵⁰
5"	ù	γ		γ ⁶¹		24	de	⊖	⊗ ⊙	< > ⁸¹ ⊗ ⁸⁰ ⊙ ⁷⁹
6	l	^	1 ^	Γ ³⁰ 32-3	γ ¹⁹ ^ ¹⁷	25	di	ψ	Υ ψ	Υ ⁹⁷ † ¹⁰⁵ ψ ⁹⁸
7	m	ψ	γ	w ⁹²	Γ ¹⁰⁹	25'	dí	⊖	⊙	⊙ ⁷⁹
8	n	N	H	N ³⁴	v ³⁴	26	do	W	W	
9	r	q q	Δ Δ	P ⁷³	D ¹⁸	26'	dó	F	‡?	F ⁴²
9'	í	φ	φ		φ ⁹⁴	27	du	Δ	^	Δ ¹⁸
10	s	ξ		w ³⁶		28		^		
11	ś	ζ	ξ ζ		Z ⁶⁵	29	h	H	⊖	⊖ ⁴⁶
12	s	W	w		w ³⁵	30	w	Υ	Υ X Y	Υ ¹⁴ P ²⁴ X ⁵⁶ 23 ²³ A ²⁴
13	ba	l	o	l ⁹	o ¹¹	30'		T		T ³⁸ † ⁸⁹ T ⁴⁰ T ⁴¹
14	be	ξ	ξ		ξ ⁹⁴	31		ψ		
14'	bé	φ	φ	φ ⁹⁴		32		7		Γ ³⁰
15	bi	ρ	ρ	ρ ⁷⁰	ρ ⁷³	32'				

Figure N° 11. — Analogies ibériques avec les signes de Glozel
 (Ces derniers sont numérotés selon la liste donnée par Morlet, 1969, Pl. I - II).